

J E A N P R É V O S T

LE SEL
SUR LA PLAIE

Roman

Présenté par Jérôme Garcin

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Le Sel sur la plaie est paru pour la première fois en 1934
aux éditions Gallimard. Il a été réédité pour la première fois
en 1993 aux éditions Zulma.

Cet ouvrage est publié avec le concours
du Conseil régional de Basse-Normandie
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

ISBN :

978-2-84304-476-2

N° d'édition : 476

Dépôt légal : avril 2009

Copyright © Zulma, 1993.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

PRÉFACE

C'est quand, après le travail sur soi mais aussi sur sa prose, s'équilibrent enfin la force physique et la délicatesse de l'âme ; quand le lecteur de Montaigne et de Valéry tempère l'énergie, corrige le « trop-plein », des plaisirs du sport ; quand Hercule s'abandonne aux rêveries de Sorel ou del Dongo, c'est alors que Jean Prévost donne le meilleur de sa verve littéraire. Témoin, *le Sel sur la plaie*, roman de l'harmonie conquise sur la violence des sentiments bruts, qui illustre la réconciliation spinoziste du corps et de l'esprit.

Aux *Frères Bouquinquant*, roman canaille paru en 1930, il manquait encore la grâce. Jean Prévost avait mis, dans cette première œuvre de fiction et de longue haleine, toute la rage, la robustesse, la bravade, dont il était capable. Parce que le populisme naissait au même moment, on y enrôla, contre son gré, cet écrivain de vingt-neuf ans qui savait faire parler les mariniers et ne détestait pas que, pour l'amour d'une femme, on en vînt aux poings, sur un ponton de la Seine, à la nuit tombée.

Le livre illustre la propension de Prévost au pancrace, mais il donnait mal la mesure des qualités de romancier qu'on pouvait attendre de lui ; on les trouve quatre ans plus tard, éclatantes, allègres, dans *le Sel sur la plaie*. C'est qu'entre-temps, le trentenaire doué n'a pas chômé. Le prosateur s'est aguéri et affiné. Avec sa femme Marcelle Auclair, il a fait trois enfants, dont il s'occupe, et traduit *Don Segundo Sombra, roman de la pampa*, de Ricardo Güiraldes. Il a écrit trois admirables études sur Sainte-Beuve, Hérault de Séchelles et Stendhal, réunies sous le titre *les Épicuriens français*. Il a eu l'aplomb de signer, dans *Faire le point*, un premier bilan de sa vie intellectuelle, où il note, en guise de vade-mecum : « Il faut que l'écrivain ou l'artiste travaille incessamment. Mais pour produire la plus belle œuvre possible, ce ne sont pas ses phrases qu'il doit sans cesse retravailler ou s'efforcer d'améliorer, c'est lui-même. » Il a publié des nouvelles (*Nous marchons sur la mer*), une *Histoire de France depuis la Guerre* et, avec *Rachel*, version moderne d'*Armance*, le récit d'un impossible amour. Il a aussi préfacé *Le soleil se lève aussi* de son ami Ernest Hemingway, dont il vient de briser le pouce lors d'un match organisé par Sylvia Beach. Et je ne compte pas ses collaborations régulières à la *NRF*, *Europe*, et *Pamphlet*, où ce normalien hérétique, préférant les défis du réel aux paris de l'agrégation, montre qu'il a déjà, sur la politique, l'économie, le cinéma, ou l'architecture, des avis de clerc, une assurance de cory-

phée. On n'admirerait pas, chez lui, une telle puissance de travail, si elle n'était sans cesse corrigée par un don : la prémonition, et portée par la vertu de croire indissociables l'art de vivre et celui d'écrire. On voit par là que Prévost est stendhalien, pas flaubertien.

Le Sel sur la plaie illustre, aussi bien que ses nombreux écrits de critique littéraire, la fidélité de Prévost, pour qui « la vraie prose va d'un trait » (*Les Caractères*), au cher Arrigo Beyle, Milanese. Fidélité de style, de technique, mais également de cœur. Dieudonné Crouzon, le héros du *Sel*, est en effet un cousin germain de Julien Sorel. Il a l'ambition des humiliés. La rage de vaincre des démunis. Ce goût amer de la revanche qui apaise la souffrance par l'envie de faire souffrir.

Étudiant pauvre accusé d'un vol qu'il n'a point commis par un de ses condisciples issu de la bourgeoisie parisienne, Crouzon, plutôt que d'oublier l'incident, estime avoir perdu son honneur. Il s'applique à le recouvrer en allant fourbir ses armes loin de la capitale, là où ses talents feront oublier ses origines modestes et où, croit-il, sa sensibilité exacerbée sera moins malmenée : à Châteauroux, chef-lieu du département de l'Indre. Sous la Restauration, l'ambition mène de Verrières à Paris, via le séminaire ; sous la III^e République, elle conduit de Paris au Berry, via la presse. On est passé d'une stratégie ascensionnelle à la tactique du revers.

Parachuté dans le quotidien local et républicain à la veille des élections législatives, le béjaune réalise aussitôt des prouesses. Avec ses éditoriaux, tournés en philippiques, il découvre qu'une formule bien assemblée suffit à faire tomber l'adversaire ; que manier la linotype, c'est manier l'opinion. On a douté de lui à Paris ? Eh bien, il va en ajouter dans le culot, le cynisme, et les salons de Châteauroux où, à l'heure du thé-au-lait, les femmes apportent leur ouvrage et les hommes tricotent des rumeurs.

Animé d'une ferveur stendhalienne dans un paysage encore balzacien, le héros de Prévost a tôt fait de se métamorphoser en notable de province. Il révolutionne la distribution des journaux, achète une imprimerie, diffuse des almanachs, invente la réclame murale, dirige le club de sport, inquiète le bourgeois, et trouve même à se marier. Lui qui n'avait jamais appris à s'aimer, s'initie au plaisir de se considérer. D'en imposer. S'il n'ignore pas que le combat est aisé et que son public n'est guère exigeant, Crouzon feint d'avoir gagné une grande victoire : moins sur les Castelroussins que sur lui-même. Il ne pleure plus, il fait pleurer.

Blessé à Paris, stratège dans le Berry, il excite le régionalisme et diabolise la Capitale, tout en gonflant son compte en banque, qui lui paraît l'aube de la réussite, et ses muscles, qui attestent son invincibilité. « Dans la prévision de ses affaires, il s'attendait toujours au mal, au médiocre. Il ne comptait sur la

bienveillance de personne. Ce monde indifférent et mou, il y entrait avec la dureté de l'exilé ou du rebelle. » Le bonheur, il sait qu'il ne le trouvera pas à Châteauroux, mais dans la ville où, autrefois, on lui signifia qu'il ne méritait pas d'y accéder. C'est là que, accompagné de sa femme et de leur enfant, il a rendez-vous avec ses anciens amis : « Je leur garde un chien de ma chienne. Ils doivent ne voir que mes splendeurs. » Ils avaient raillé un moins que rien, ils voyaient débarquer un ministrable.

Où l'on reconnaît bien Jean Prévost, ce chantre républicain de la compétence et du mérite, qui déteste les héritiers et admire, chez l'homme, la faculté de se faire tout seul, de s'accomplir, contre vents et marées. Sous sa plume, en effet, le mot « parvenu » n'est jamais méprisant : il signe au contraire, chez celui qui n'a rien reçu à sa naissance, l'alliance naturelle de l'intelligence et de la volonté. En apparence, la destinée de Crouzon figure l'apothéose d'un arriviste ; en vérité, c'est le parcours d'un individualiste exigeant de soi le meilleur – jusqu'à son propre dépassement. Ainsi, l'étudiant s'est transformé en citoyen et, après avoir pris sa revanche, s'applique à servir les autres.

Parce qu'il s'est trop attaché à son personnage pour l'abandonner aux seules hypothèses de la prétention sociale et parce qu'il souhaite en faire un « gentilhomme prolétaire », Jean Prévost donne, trois ans plus tard, une suite logique au *Sel sur la plaie*. C'est la

Chasse du matin où Crouzon devient un héros, mourant pour ses idées en résistant, debout dans son imprimerie, aux factions d'extrême-droite.

Ce que, dans *la Création chez Stendhal*, Prévost dit du *Rouge* s'applique parfaitement à ces deux romans : « Cette fête de l'intelligence, servie par une technique si nouvelle, était profondément contraire à la tradition, à la mode romantiques. Un roman n'était donc plus un mystère que la conclusion dénoue ? Cette sympathie intellectuelle qu'on nous force à avoir pour Julien en nous montrant le roman par ses yeux, comment la distinguer de la sympathie morale ? » On s'attache à Crouzon comme à Sorel : avec l'illusion de l'empathie, et le bonheur de se croire davantage guidé par le personnage que par son créateur.

Après *le Sel sur la plaie* et *la Chasse du matin*, Jean Prévost n'écrit plus de romans. Il ne se détourne pas du genre, mais la guerre approche, et le temps presse. En outre, les quelque trente livres qu'il a écrits jusqu'alors lui semblent n'être encore que des exercices préliminaires. À l'instar de Stendhal, qui a attendu la cinquantaine pour pouvoir rédiger, au pas de charge, *la Chartreuse de Parme*, Prévost est convaincu qu'il ne deviendra vraiment écrivain qu'après la quarantaine. Il pense avoir enfin mérité de l'inspiration, et de la légèreté.

Il a trente-huit ans quand la guerre éclate. Mobilisé au service des écoutes téléphoniques du Havre, replié à Cherbourg, puis à Casablanca, il regagne la

France en septembre 1940, et rejoint l'équipe du journal *Paris-Soir*, qui s'est repliée à Lyon. Tout en donnant des articles au quotidien, l'athlète écrit et soutient alors sa thèse sur *la Création chez Stendhal*, chef-d'œuvre d'intuitions beylistes, et entre, au pas de charge, dans la Résistance.

Au Vercors, il devient le capitaine Goderville. Les hommes de sa compagnie, galvanisés par ce chef charismatique, ignorent que celui qui les mène au front et repousse l'assaut des troupes allemandes, est un des critiques les plus influents de la *NRF*. C'est seulement quand la nuit tombe que Jean Prévost se réveille, à l'insu de ses compagnons d'armes. De la poche de sa vareuse, il sort un exemplaire fripé des *Œuvres* de Baudelaire, et termine sous sa tente, avec une machine à écrire portative, un ultime essai sur l'inspiration et la création poétiques.

En juillet 1944, l'ennemi lance une opération décisive contre les maquisards. Le capitaine Goderville se réfugie dans une grotte, avec une poignée d'officiers. À l'aube du 1^{er} août, alors qu'il tente de gagner Sassenage, le petit groupe est abattu par des soldats allemands.

Goderville tombe au champ d'honneur, Prévost dans l'oubli. La légende du héros dérange ses contemporains qui, moins courageux, lui ont survécu. L'œuvre de l'écrivain déroute ceux qui, par paresse, peinent à pénétrer une bibliographie où l'on trouve, pêle-mêle, l'apologie du sport, le culte de Montaigne,

le goût des mathématiques, la passion de l'architecture, des romans pugilistiques, des poèmes hédonistes, et des essais politiques où sont défendues, avec rage, des idées modérées, toujours actuelles.

À la fin de *la Chasse du matin*, quand Crouzon repose, sur le sol de son imprimerie, le visage sculpté par la mort, Jean Prévost rend un singulier hommage à son personnage accompli : « Il était trop personnel pour devenir un symbole. Il était trop de son temps pour plaire même à ses compagnons de lutte politique : il n'avait cru ni à la camaraderie, ni à l'ancienneté, ni aux intrigues lentes et sournoises dont ils gardaient la tradition. Fidèles à la routine du XIX^e siècle, ils ne pouvaient voir en lui qu'un franc-tireur audacieux, un rival. L'éloge funèbre, en politique, n'est qu'une occasion de se louer soi-même. Ils n'avaient même pas intérêt à lui faire une légende. »

On a compris que lire Prévost, cinquante ans après sa mort, c'est ajouter, au privilège de réparer une injustice, le plaisir de découvrir un écrivain, dont la majeure partie de l'œuvre reste d'ailleurs à rééditer, voire à publier ; c'est aussi sentir la présence d'un intellectuel qui n'a pas vieilli. Comment d'ailleurs vieillirait-il ? Il a quarante-trois ans, pour l'éternité.

JÉRÔME GARCIN

PREMIÈRE PARTIE

UN RÊVEUR TOMBE À L'EAU

LE PORTEFEUILLE

« Tu te connais, Crouzon ? »

Crouzon, qui somnolait sur le divan de son camarade, trouva la question si drôle qu'il se dressa sur le coude ; il regarda, de l'air d'un homme qui s'éveille, le tour de lit de toile bise, les rayons pleins de livres, la table où le plateau du goûter couvrait joyeusement les dossiers : belle chambre d'étudiant riche.

« Eh bien ? »

Dousset insistait. (Je lui fais manquer son effet, pauvre homme), songeait Crouzon : il faut répondre :

« Laisse-moi réfléchir : c'est de la haute école. On va donc *penser*, ce soir ?

— Ce n'est pas tout à fait là que je veux en venir ; (la voix de Dousset passait d'un ton contenu à l'insolence ouverte) mais, *mon cher ami*, est-ce que tu ne serais pas, des fois, un peu voleur ? »

Crouzon éclata de rire, sentit que son rire

s'énervait, rougit, se congestionna, s'étrangla. Comme l'autre le regardait :

« Non, mais dis donc, je ne...

— Ça suffit », cria Dousset. Il prenait, d'instant en instant, un volume, une autorité extraordinaires. Il se leva, alla fermer la porte à clef. Cette fois, Crouzon pâlit, sa bouche sécha. Il dit, d'un ton bref :

« Mon gros, ça suffit.

— Non, *mon petit*, ça ne suffit pas du tout. Je suis sorti juste un quart d'heure pour les biscuits ; j'ai pris de l'argent et remis mon portefeuille dans ce tiroir ; il n'y est plus.

— Comment, ton portefeuille ?

— Mais, idiot, tu me prends pour un autre idiot ? C'est tout ce que tu trouves à répondre ?... »

Crouzon gardait la tête basse ; il ne releva qu'une mèche de cheveux. D'un petit sifflement du bout de la langue, — menaçant, douloureux, — il obtint le silence. Puis, d'une voix rauque :

« Tu veux me fouiller ?

— Je pense que tu as pris tes précautions, dit Dousset avec mépris.

— Tu m'exaspères, à la fin. Tiens, je m'assieds. Cherche, mon bonhomme. Dès que tu auras une preuve, préviens-moi, et je t'écouterai. D'ici là...

— Tu crois que j'ai besoin d'autres preuves que ta sale figure et ta frousse, espèce de gueux ? Pas la peine d'attendre, continua Dousset à mi-voix, comme s'il voulait profiter de sa propre colère.

Nous allons liquider ça tout de suite en te jetant dehors. Je rouvre la porte, et gare tes fesses... »

Crouzon restait assis et immobile.

« Allons, ouste ! Ah ! s'il faut que je t'empoigne, ça sera plus salé... »

Il prit Crouzon par le collet, le tira ; au lieu de résister, Crouzon se lança en avant, la tête dans la figure de Dousset. Le gros géant mou s'éroula. Son maigre adversaire le regarda, se rassit en haussant les épaules, et se sentit les yeux pleins de larmes. Cette grande brute sur le tapis, c'était un camarade de dix ans. C'était dans cet appartement qu'il rencontrait tous ses amis. Irréparable... Il fit couler un peu d'eau sur son mouchoir, s'épongea les yeux. Puis il se mit à genoux, posa le plateau près de lui : sur le front de Dousset, une serviette à thé trempée d'eau fraîche ; entre les lèvres, du porto. Le battu ouvrit la bouche, passa la langue sur ses lèvres, étendit les bras, ouvrit les yeux.

Ils se regardèrent un moment, Dousset tardait à se rappeler sa haine. Il détourna la tête, et la joue au tapis, dit d'une voix sourde :

« Tiens, le portefeuille.

— Ton portefeuille ? Où cela ? dit Crouzon.

— Entre le secrétaire et la bibliothèque ; oui, là, par terre.

— Ah ! tu vois bien, mon vieux, tu vois bien », et Crouzon se sentait plus d'amitié pour Dousset qu'il n'en avait jamais eu. Mais l'autre tâtait ses lèvres et

son nez gonflés, sa mâchoire douloureuse. Il se mit sur son séant, se tripota encore la figure avec une mine d'enfant boudeur. Il regarda de travers son vainqueur qui riait :

« Si tu ne m'avais pas étendu, et que j'aie retrouvé ça là, c'était bon : rien dans les mains, rien dans les poches : je te demandais pardon à genoux. Tandis que maintenant... »

Crouzon excébra cet imbécile, à qui sa rancune de rossé servait de preuve. Mais quoi ? Le battre encore ? Il se releva, les genoux tremblants, ramassa le portefeuille, et dit d'une voix lasse :

« Regarde dedans, regarde.

— Inutile : je sais qu'il est plein, maintenant. Oh, tu peux être tranquille, je n'ai pas de quoi aller à la police, et je ne souhaite pas y aller. Même avec des preuves, je n'y serais pas allé : un ancien copain ! Voilà un mauvais coup pour rien, mon bonhomme...

— Salaud.

— J'allais le dire. » Dousset enfin se releva.

« Enfin, reprit Crouzon, suppose que tu sois innocent, qu'on t'accuse chez un copain, que tu te trouves juste à ma place. Qu'est-ce que tu trouverais à dire ?

— À vous de le savoir, maître Dieudonné Crouzon. Vous êtes presque docteur en droit, et je ne suis même pas licencié. Mais moi, on ne m'a jamais soupçonné d'un vol. »

pas de café, un marc !” Mais c’est ta vie qui se défait, mon vieux, ta petite vie de pauvre que tu croyais presque arrangée. Vite, il faudrait les voir tout de suite, au moins Aubrain et l’*Épervière*. Vite : “*Garçon, l’addition.*” La voix me manque, je ne pourrai pas leur parler. Non, physiquement, je ne peux pas. Debout. Mon pauvre vieux Dieudonné, mais regarde-toi dans la glace : tu as une tête à qui on donnerait tort, ce soir. Et un pourboire trop large, comme les escrocs, ou comme si tu voulais te faire un ami de cet Auvergnat mal rasé. Au lit, vite. Comme tu as froid, dehors... »

Il rentra chez lui, dans son fond de couloir aménagé en chambre d’hôtel ; il caressa de la main ses livres, ses cahiers de notes plus nombreux que ses livres, avec le puéril sentiment que *cela* lui restait fidèle. Il aurait voulu un chat ou un chien. Toutes ses pensées le lâchaient ; il s’endormit vite, dans cette misère.

À ce début de printemps 1925, depuis deux ans, Dieudonné Crouzon n’était plus surveillant d’internat ; il gardait de cette suite à la vie de boursier un mauvais souvenir. Il vivait de leçons, aidé par une réputation honnête, presque brillante, dans les Facultés de Lettres et de Droit. La thèse de droit était presque achevée sur son étagère, mais déjà il avait rédigé trois thèses pour des amis. Avocat ?

Juriste et professeur ? Il n'aimait ni la politique ni les discours. Brun, maigre, le nez droit et le menton mince, il ne déplaisait pourtant pas au public ; dans les réunions d'étudiants, il parlait d'abondance, brillait un moment ; puis, à l'instant où sa verve donnait le plus de plaisir, il s'arrêtait net, il se coupait à lui-même la parole par un sarcasme. Les uns le tenaient pour un peu bizarre, les autres pour orgueilleux. On l'avait appelé « *et puis non* » jusqu'au jour où un homme d'esprit l'avait surnommé *courant d'air*. Pas d'affectation dans son attitude : un homme dispersé, agité, qui se résignait en haussant les épaules à un avenir médiocre. Il avait, à vingt ans, interrompu un ancien ministre au cours d'une réunion publique :

« S'il y a trop d'intellectuels, monsieur le Ministre, faut-il vous tuer, ou me tuer ? »

D'ordinaire, à tous ceux qui prêchaient, il répondait : « Mais pourquoi voulez-vous que je prenne les opinions de mes intérêts ? »

Laborieux depuis l'âge de huit ans, par une soumission contrainte et mélancolique, il gardait la puérilité savante, la timidité, le refus de s'intéresser à soi-même, qui font les professeurs, les fonctionnaires résignés, les ingénieurs de l'État. Comme eux, il ne cherchait plus qu'une place étroite et sûre, où suivre une routine et s'oublier pour toujours. Les bourgeois qui craignent les études ouvertes à tout le monde l'amusaient : « Les études font moins

d'ambitieux qu'elles n'en brisent », disait-il, et les gens des deux partis le regardaient de travers.

Un accroc dans sa médiocre vie était pire pour lui que la ruine pour un banquier, ou le détronement pour un prince.

Un saut de carpe qu'il fit dans son lit l'éveilla au milieu de la nuit. Trop chaud, ce début d'avril ? Ah, cette histoire de la veille : c'était cela qui lui chauffait le flanc droit comme un sinapisme. Il fit de nouveau le geste de s'enfouir mais ne put fermer les yeux. Il regardait au plafond un cœur de lumière au-dessus des rideaux ; les fentes des rideaux faisaient rayonner de ce cœur trois fers de lance. Une petite peur superstitieuse le prit : il toucha du doigt le bois de son plancher : « Allons, voyons, les lampes de la rue, la fente des rideaux : très normal, tout cela. » Il se rappela quelques pommes qu'il avait dérobées, à douze ans, en escaladant le mur d'un verger ; il eut honte des bêtes qu'il avait tuées à la chasse ; il se repentit d'avoir aidé des camarades lors des examens, d'avoir abandonné en larmes une petite vendeuse bien bête qu'il soupçonnait de le tromper. Avec toutes ces fautes dans sa vie, comment prouver son innocence ? Lui-même n'y croyait presque plus : il commença, à voix basse, *l'exposé des faits*, mais aussitôt se rappela l'apostrophe haineuse de Dousset : « Maître Dieu-

donné Crouzon. » Non, l'habileté de paroles serait demain la pire maladresse ; pas de récit préparé : il faudrait se montrer tout à fait simple.

Il se regarda dans son miroir : figure tourmentée, condamnée d'avance. Il se dit : « Allons, camarade », mais son reflet blême accueillit cette amitié dérisoire par un long tiraillement des lèvres : « J'aurais mieux fait de le lui voler, son portefeuille : au moins, je saurais pourquoi je tremble. La bonne conscience, encore une blague d'avocat ! Qui sait ? peut-être le courage bête de ceux qui manquent d'imagination... » Cette idée l'amusa un moment, puis l'engourdit.

Il s'éveilla bien avant l'aurore, fit la liste des gens qu'il fallait voir. D'abord, Aubrain, puis l'*Épervière*, puis Boutin. Commencer par Boutin : celui qui l'aimait le mieux... Non, les autres...

« Je me suis coupé en me rasant, comme de juste. Un bouton à la lèvre : je l'aurais parié. Jour béni ! »

Il se répéta cent fois, du ton morne des hypnotiseurs : « Crouzon est innocent, Dieudonné Crouzon est innocent. » Mais lorsqu'il sortit, le soleil fit mal à ses yeux lassés, et sa superstition secrète, née la veille, y vit un mauvais augure.

L'EXIL

C'est chez Aubrain qu'il fallait d'abord courir. Crouzon frappa chez lui si tôt qu'il le trouva en robe de chambre, devant son café au lait.

« Ah oui, c'est toi ? Bonjour, Crouzon », dit-il d'une voix lente.

Crouzon regarda le téléphone : Dousset avait sûrement averti Aubrain la veille au soir : Aubrain l'avait cru, naturellement. Comment ne pas avoir deviné d'avance que ces deux gars s'accordaient nécessairement, voyaient tout du même angle ? Ce grand et svelte Aubrain, qui sans sa mollesse aurait eu l'air d'un officier, coquet de ses cheveux lisses comme Dousset de ses cheveux en brosse, lui ressemblait par ses airs d'enfant gâté. Même cette gentillesse, Crouzon le voyait maintenant, avait toujours été hautaine : « Tant pis, je lutterai » se dit l'homme calomnié. *Sa conscience* lui ordonnait de lutter, et cette fois elle ne parlait pas en vain.

« Dousset a dû te raconter je ne sais quelle histoire ?

— En effet, je suis au courant », dit Aubrain, et il s'assit largement dans un fauteuil comme s'il donnait audience. Il offrit une cigarette, que Crouzon refusa :

« Non, s'il te plaît, tu n'es pas encore au courant. Cette histoire est absurde d'un bout à l'autre... » Il était lancé, continua sans peine ; il faisait impression sur son homme ; s'il regagnait celui-là, il se sentait sûr de tous les autres. Il se tut. Aubrain regarda monter la fumée, dit seulement :

« Dousset se croit sûr d'avoir placé le portefeuille dans le tiroir.

— Moi, je suis sûr que sa rancune l'égare. Ce grand plein de soupe n'a pas pu souffrir d'être rossé par moi. Il ne croit pas mentir, mais tu mesures, hein, ce qui peut entrer de discernement dans cette caboche!... »

Cette fois, Crouzon se trompait : se poser supérieur à Dousset, c'était se poser supérieur à Aubrain. Il vit son homme exagérer sa nonchalance, prendre un air pensif. Enfin, à voix posée, comme pour rendre la sentence :

« Je serais tout disposé à donner tort à Dousset si tu étais parti dès la première altercation. Ce n'est pas seulement question d'adresse, mon cher : c'est aussi une question de bon goût. En l'assommant, tu t'es mis dans un mauvais cas... Non, non, n'insiste pas, je me rappelle très bien ce que tu m'as dit. Je note seulement qu'il n'y a de preuves ni d'un côté ni

de l'autre. Je ne t'accuse pas. Cette histoire-là, je n'en sais rien, je n'en pense rien. Et je la trouve assez désagréable pour que je préfère penser à autre chose. Au revoir, mon vieux. »

Il poussait tout doucement Crouzon vers la sortie, mais celui-ci, baissant le menton, adossé à la porte, insistait à voix basse :

« Voyons, ce n'est pas de l'équité, ce n'est qu'un partage. Avec ces raisonnements-là, on ferait réussir à moitié toutes les injustices. »

Aubrain sourit en hochant la tête, comme si l'argument ne le touchait que par son élégance. Il ne répondit pas.

« Pour mes élèves au lycée, reprit Crouzon d'une voix rauque, il n'y a pas de danger que...

— Mais non, tant que l'histoire ne transpirera pas, dit Aubrain. Et ce n'est pas moi qui l'ébruiterai, sois tranquille. »

Sur ce mot de bienveillance facile, il ouvrit lui-même la porte.

Crouzon se sentit perdu, pressa le pas, comme un homme traqué. Il croisa sans le voir le gros petit Louviers, qui habitait Châtenay, et sortait comme tous les matins de la gare du Luxembourg.

« Eh là, où cours-tu ? cria Louviers en riant. (Il ne sait rien : lui parler le premier.)

— Mon pauvre vieux, il m'en arrive une bien

bonne... » Et il raconta son histoire ; Crouzon reprenait malgré lui les mêmes mots, les mêmes sons de voix que chez Aubrain.

« Bah ! ce n'est rien, rien du tout », dit Louviers. Il venait de déplier son journal, et répétait en parcourant les titres : « Ne te bile pas, ce n'est rien. »

« Écoute, Louviers, c'est tout de même très grave pour moi ; fais attention, je t'en prie. »

Et il reprenait : « Surprise de Dousset quand il avait retrouvé le portefeuille, et sa rancune tenace – et comment sans croire mentir il avait pu s'entêter dans son soupçon. »

« Tu plaides bien », dit Louviers d'un air épanoui. De ses bras trop courts, de ses mains grassouillettes il répétait, en les exagérant, les gestes du maigre Crouzon :

« Ne t'inquiète pas, maître Dieudonné Crouzon, tu feras un fameux avocat d'assises.

— Mais, pour l'instant, il s'agit de ma croûte, bon Dieu.

— D'accord, c'est un drame social. Révisons, révisons, moi je suis révisionniste : tradition de famille. »

Et, toujours riant, sur ses courtes pattes, il éloigna prestement sa petite bedaine.

« Il n'y a que Boutin qui puisse faire attention, qui puisse me croire. Pourvu que je le trouve chez

lui. » Boutin, agrégé de Lettres, habitait rond-point Bugeaud, à la fondation Thiers où il préparait sa thèse. En frappant à la porte de la chambre, Crouzon suait de fièvre ; le cri « entrez » l'emplit de bonheur, et plus encore la face paisible et hirsute qui tournait vers lui de grands yeux bleus : « Il ne sait rien ; brave type ; qu'il est pesant quand il se lève, et comme son pantalon tombe mal. »

« Je devine pourquoi tu viens, dit Boutin. Cette grosse bête de Dousset m'a téléphoné hier. J'ai trouvé son histoire absurde d'un bout à l'autre ; il s'est piqué à sa colère, et toi, tu as été bête comme un innocent. Voilà tout. »

Crouzon rayonnait : il retrouvait sa conscience : « Quelle pénétration dans ce balourd ; quelque chose en lui du prêtre, du confesseur. » Il regardait les albums de gravures, les recueils d'art et les tomes de philosophie, tout ce dont Boutin était prêtre : « Même si j'étais coupable, il me pardonnerait. » Cette pensée, venue à la traverse, fit à Crouzon un peu de peine. Il prit Boutin par le bras :

« Viens faire un tour au Bois, je t'expliquerai. »

Une fois de plus, il raconta *l'histoire*, mais cette fois il s'en soulageait. Puis :

« Mon vieux je ne vaux rien pour me défendre, il me faut des conseils, de l'aide. À nous deux... »

— Écoute, mon pauvre Crouzon, tu permets que je te fasse une grosse peine ? Eh bien, les autres ne te croiront pas, parce qu'ils ne t'aiment pas. Tu as l'air

de te moquer d'eux, même quand tu les approuves ; chaque fois que tu donnes un avis, cela tourne en querelle. Je me demande pourquoi tu fréquentes ces garçons et ces filles, au lieu de les voir de loin en loin, comme moi. Ton milieu ? Tu n'as pas de milieu. Seulement tu te méfies de toi-même : alors tu as besoin des autres. Tu voudrais qu'on t'approuve, pour t'approuver toi-même. Tu ne sais pas pourquoi Aubrain leur plaît plus que toi ? C'est justement parce que c'est un fat. *Il s'aime*, et pour plaire il faut d'abord s'aimer.

— D'où prends-tu cela, gros psychologue ? dit tristement Crouzon.

— Oh, c'est que je suis encore plus gauche que toi ; j'ai vu plus tôt à combien de choses il faut renoncer, quand on est gauche. En ce moment, ils ne t'aiment pas, et ils te croient habile. Si je te défends, ils me prendront pour un niais que tu as circonvenu.

— Que faire, alors ? Il n'y a que toi qui me croies innocent, et il faut que ce soit toi qui me désespères le plus.

— Renoncer, mon petit vieux, renoncer. J'ai bien renoncé à écrire, à être éloquent, à me marier. Je ne te dis pas de renoncer à ton innocence. Mais tant que tu auras l'air de défendre tes intérêts, la place que tu allais te faire auprès d'eux, ils ne te croiront pas. Il faut partir.

— Mais où cela ? Je ne connais personne nulle part.

— Attends, je vais téléphoner à Lentraygues ; j'ai entendu dire qu'il cherchait des Normaliens et de jeunes avocats pour faire des campagnes électorales en province. Si tu ne trouves pas mieux, je peux essayer d'arranger cela.

— Mais oui, tout de suite, vite. Si on en a déjà parlé, il ne reste sans doute déjà plus de place. Veux-tu téléphoner du premier café ? Je bous dans ma peau.

— Oui, soupira Boutin, tu m'as l'air d'un pauvre rat qui trouve une issue. Bons dieux, préservez-moi de cette sensibilité... »

Ils entraient dans un café. Au bout d'une minute Crouzon, seul devant son verre vidé, en tapotait le pied du bout des ongles.

« Voilà, j'ai ton affaire, dit paisiblement Boutin. Le département de l'Indre, – chef-lieu Châteauroux, – cartel républicain ; journal quotidien à diriger, tournées de propagande. Quinze cents francs par mois jusqu'aux élections : cela ne fait guère qu'un mois et demi, mais c'est le temps de se retourner, là-bas ou ici.

— Mais quelles garanties vais-je donner à ces gens-là ?

— Oh, Lentraygues est solide. Je lui ai dit de te considérer comme mon frère. Tu peux partir après-demain ; tu recevras les livres et les fiches de propagande du Cartel, pour *bourrer* tes candidats et tes électeurs. »

Crouzon fut pris d'un rire nerveux, et pour excuser son rire :

« Depuis hier, il m'arrive décidément *quelque chose*, et cela va presque me faire croire que je suis *quelqu'un*.

— Grands dieux, préservez-moi de cette nervosité, reprit Boutin sur un ton de litanie. Mais rappelle-toi, mon pauvre Crouzon, que tu n'as pas fini de souffrir ; il faut que tu prennes encore congé des anciens amis, et je ne te permets pas d'être insolent, car je tiens à te blanchir.

— Quoi, devant ces singes-là ? Mais je te donne raison sans discuter ; je vois que tu es le plus sage de nous deux.

— Eh non, je ne suis que le plus lent, mais cette patience forcée vous apprend bien des choses.

— Sage, sage, je te flatte pour te demander une folie. Nous allons tous les deux prendre l'*Épervière* à la sortie du cours, et l'emmener déjeuner. Sans toi, elle n'accepterait pas.

— C'est la petite Mallat ? Folie de la voir, mais je vois qu'il faut te céder cette fois-ci. (Taxi ! Taxi : au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue Soufflot, nous avons juste le temps.) Je t'ai vu une fois devant elle, et même un pataud comme moi pouvait se douter de... Mais pourquoi l'appelles-tu l'*Épervière* ?

— Tu n'as pas remarqué son petit nez courbe comme un bec ? C'est si rare avec de grands yeux.

— Je ne savais pas, dit honnêtement Boutin.

Je vérifierai sur des collections de portraits ; se méfier des peintres anglais, qui agrandissent toujours les yeux. »

Crouzon éclata de rire. Était-il le frère en gaucherie de ce bon Boutin, amoureux d'anciennes peintures, professeur qui épouserait une de ses élèves, ou bien l'un des hommes vivants qui prennent leur place sur la terre et qui possèdent les femmes ? Il s'assombrit : un soupçon avait suffi pour le rejeter d'entre les vivants. Châteauroux, maintenant : quels peuvent bien être les monuments de Châteauroux ?

« On dit les Castelroussins, n'est-ce pas, Boutin ? Là, voilà, nous arrivons juste à temps. Halte, chauffeur ! Et toi, ne quitte pas mon bras pendant que je lui parle. »

Le premier mouvement de M^{lle} Mallat, lorsqu'elle les aperçut, fut de regarder autour d'elle : personne de leur bande. Elle s'enhardit, serra la main de Boutin, puis celle de Crouzon, qui demanda à brûle-pourpoint :

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? »

— Oh, mais ça ne peut être qu'un malentendu ; votre innocence, mais j'en jurerais. Et ce gros Dousset m'a toujours déplu. »

Crouzon se sentait prêt à aimer cette jeune fille follement, jusqu'à la mort ; il étouffait de joie, serrait le bras de Boutin qui le regardait avec inquiétude :

«*Épervière*, oseriez-vous bien vous montrer à mon bras, devant eux tous ?

— S'il le fallait, oui, et facilement, si j'étais un homme...

— Vous le craignez donc ? reprit-il à voix basse.

— Je ne suis qu'une jeune fille, pardonnez-moi. Je cours plus de risques à braver l'opinion de ces amis...

— Je vous comprends. Boutin, allons ailleurs ! »

Boutin avait gardé la voiture : il les emmena, gênés et silencieux, dans un restaurant lointain ; ils s'installèrent, et ce fut Boutin encore qui dut gauchement ranimer la conversation :

« Vous savez, Mademoiselle, que notre ami va partir ?

— Demain, pour Châteauroux, et pour deux mois, dit Crouzon pour exploiter la surprise de la jeune fille. Je ne veux plus rien devoir à ces animaux-là.

— Et alors nous, chacun de notre côté, nous saurons le défendre ; il reviendra la tête haute », dit Boutin. Mais l'*Épervière* ne répondit pas.

Ils parlèrent de ce métier d'agent électoral qu'allait tenter Crouzon ; celui-ci, qui n'en connaissait rien, improvisait des bouffonneries politiques ; il égaya enfin ses camarades, mais son cynisme affecté effrayait la jeune fille. Cette espèce de sophiste si dégagé, si hardi, était-ce vraiment un innocent à défendre ? Boutin vit cette gêne. Il avait

apporté une revue d'art, il parla peinture, et Crouzon en bavarda avec plaisir, improvisa toutes sortes de folies. Comme ce temps serait vite passé, – dans une demi-heure, adieu l'*Épervière*, – et comment lui parler ?

Dès le café, Boutin, qui ne pouvait s'enfuir, se cacha derrière sa revue déployée. Crouzon avança la tête et dit à voix basse :

« Maintenant qu'il est trop tard, et que même si nous nous revoyons, ce sera comme étrangers... (Mais elle se tait, pas même une protestation de politesse ; elle tressaille seulement.) Vous vous doutez du secret que j'aurais pu vous dire ? Depuis deux mois déjà, je commençais à vous aimer ; je vous aimais... »

Elle sourit ; il devina qu'elle faisait effort pour maintenir ce sourire sur son visage :

« Et vous, petite *Épervière* ? L'exilé vous mendie un souvenir.

— Je vous estimais... Sans doute il aurait fallu plus de temps pour... »

Ah, damnée banalité ! – et déjà elle se rassemblait pour partir. Elle serra la main de Boutin, qui se leva pesamment, et se rassit, comme maussade, derrière sa revue déployée. Crouzon baisa furtivement sa main, qu'elle retira vite ; il détourna la tête. Elle dut regretter un peu sa dureté ; elle s'arrêta un moment derrière lui, dit doucement : « au revoir, au revoir » et lui mit la main sur l'épaule. Puis

Crouzon écouta le bruit de ses talons ; le tapis, le parquet, le seuil... « Adieu ! » Il croyait déjà souffrir, quand il regarda Boutin, – ou plutôt deux mains, dont les doigts, aux ongles taillés court, faisaient trembler les hautes pages ; il baissa doucement le fascicule, vit un visage aux traits grossis et détendus par l'émotion : « Pour l'*Épervière* ? Mais il ne la connaît pas. Pour moi ? »

« Mon vieux, mon pauvre vieux. Merci. Non, je ne souffre pas tellement. Eh, sourions... »

Mais Boutin secouait sa tête, si bien lavée, si mal peignée.

« Mais non, mon petit Dieudonné, c'est d'égoïsme que je me travaille. Vois-tu, je n'ai jamais été heureux en amour. Alors les malheurs des autres, pour eux c'est peut-être passager, mais pour moi qui les regarde, ça ferme une fois de plus tous les verrous. »

Après un long silence, Crouzon reprit :

« Je vais te quitter : ils doivent prendre le café et faire leur bridge, comme d'habitude, au premier étage du *Mahieu*. Je veux les voir une bonne fois ensemble.

— Pas d'insolence, je t'en prie. Pense au travail que tu me laisses. Tu n'es déjà pas d'une innocence commode...

— Je ne dirai pas un mot plus haut que l'autre. » Il partait déjà.

Il les trouva où il avait dit. Le bridge n'était pas encore commencé. Dès qu'on le vit arriver, les conversations s'arrêtèrent. Crouzon n'entendit plus que le faible tintement d'une petite cuiller dans un verre, celui de Dousset.

« De quoi parliez-vous, *Messieurs* ? » dit-il en s'approchant. Nouveau silence. Enfin le gros Louviers, enhardi par leur nombre, répondit, par-dessus l'épaule :

« D'autre chose. »

Sans la promesse faite à Boutin, Crouzon se serait rué dans le groupe. Comme cette colère rentrée faisait plus mal... Comme on sentait, dès le début, qu'elle allait durer, durer... Il dit, d'une voix basse et rauque :

« Je m'en vais : je ne veux plus rien devoir à des gens qui me soupçonnent. Je vous souhaite de ne jamais recevoir une tuile pareille, et de comprendre le tort qu'une sottise peut faire à un homme.

— Tu as tort, dit mollement Aubrain ; tu prends *cette chose-là trop à cœur...* »

Crouzon ne répondit pas. Faute de savoir comment continuer, Aubrain se tut. Dousset restait sans boire, son verre de café dans la main.

Crouzon sortit.